

LA CHANSON
DE ROLAND

EXTRAITS

TRADUITS D'APRÈS LE MANUSCRIT D'OXFORD

LA CHANSON DE ROLAND

EXTRAITS

TRADUITS D'APRÈS LE *MANUSCRIT D'OXFORD*

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE, UNE NOTICE
LITTÉRAIRE ET DES NOTES EXPLICATIVES PAR

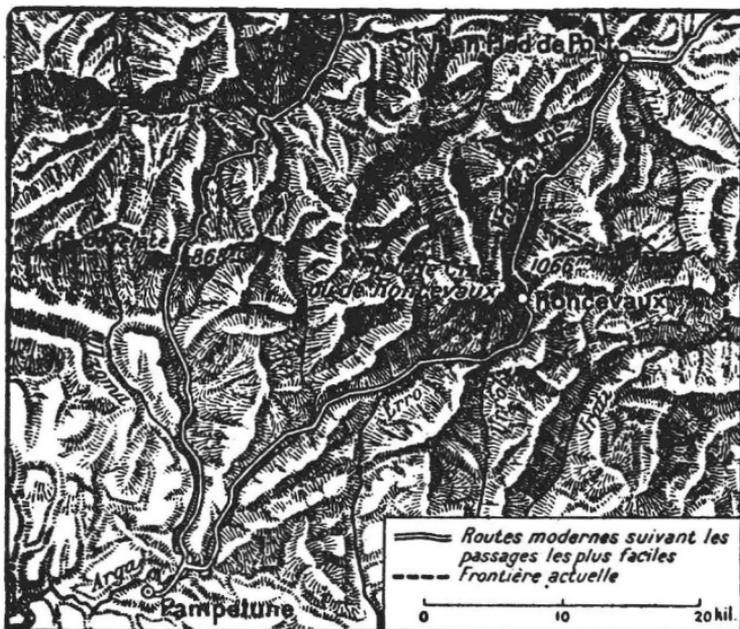
FERNAND FLUTRE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

CLASSIQUES ILLUSTRÉS VAUBOURDOLLE

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS



CARTE DES ENVIRONS DE RONCEVAUX.

RONCEVAUX, en espagnol *Roncesvalles*, se trouve actuellement en Espagne à 31 kilomètres au nord-est de Pampelune, et à 981 mètres d'altitude, dans un charmant vallon boisé de hêtres, parcouru par un ruisseau descendu du pic d'Obisascar. Ce village ne se compose que de cinq ou six pauvres maisons groupées autour d'un célèbre et monumental couvent, long bâtiment que domine l'église et une massive tour carrée du XII^e siècle. En dehors et en face du couvent, une chapelle a été érigée à l'endroit où, suivant la tradition, ont reposé les corps des preux de Charlemagne.

L'ENCYCLOPÉDIE SONORE

La Chanson de Roland

Un disque 33 tours, 25 cm

© Librairie Hachette, 1935.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

NOTICE SUR LA CHANSON DE ROLAND

L'ŒUVRE ET L'AUTEUR. — *La Chanson de Roland* est la plus ancienne et la plus belle de nos chansons de geste. Les chansons de geste (lat. *gesta*, actions, exploits) sont les épopées du Moyen Âge. Elles ont fleuri surtout aux XI^e et XII^e siècles. Écrites en vers de dix syllabes, et divisées en laisses ou couplets assonancés, elles étaient chantées par les jongleurs.

L'auteur de *la Chanson de Roland* est inconnu. Un certain Turolf s'y nomme au dernier vers; mais, faute de connaître le sens précis du verbe *declinet*, nous ne savons s'il est l'auteur, le copiste ou le chanteur du poème.

La date de la composition de *la Chanson de Roland* nous est également inconnue. Différents indices permettent de la placer autour de 1110.

L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE. — *La Chanson de Roland* repose sur un fond historique. Au printemps et dans l'été 778, Charlemagne fit dans le nord de l'Espagne une expédition qui ne dura que quelques mois. Il s'empara de Pampelune, ville chrétienne, et de plusieurs cités sarrasines, mais il échoua devant Saragosse. Au retour, pendant que son armée traversait les Pyrénées, les Basques des montagnes, embusqués sur les crêtes, attaquèrent son arrière-garde et la massacrèrent. Dans ce combat périrent Eggihard, prévôt de la table du roi, Anselme, comte du palais, Hrodland, comte de la marche de Bretagne, et un certain nombre de chevaliers de marque. Son coup fait, l'ennemi se dispersa, et le massacre resta impuni.

Tels sont les faits qu'Éginhard, chroniqueur latin du IX^e siècle, raconte en vingt lignes au chapitre neuvième de sa *Vie de Charlemagne*, sans donner d'autres détails sur le caractère et la conduite de Roland, sans même mentionner que le désastre eut lieu à Roncevaux.

L'événement était en somme de médiocre importance. Mais comme de nobles personnages étaient tombés dans cette embuscade, leurs compatriotes et leurs parents ne manquèrent pas d'embellir l'aventure; les trouvères et les jongleurs s'en mêlèrent; surtout les religieux dont les monastères jalonnaient la grande route qui, du nord et de l'ouest de la France, conduisait en Espagne par Bordeaux, Saint-Jean-Pied-de-Port, Roncevaux et Pampelune, trouvèrent profit à récréer par de pieux et chevaleresques récits les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle qui, à l'aller et au

retour, leur demandaient asile pour la nuit. La légende se substitua peu à peu à l'histoire. Roland devient le neveu de Charlemagne et le plus vaillant des guerriers de son armée. L'insignifiante escarmouche se transforme en une bataille formidable où une poignée de héros est anéantie par des centaines de milliers d'ennemis. Les Sarrasins prennent la place des Basques, si bien que l'expédition de Charlemagne a des allures de guerre sainte et que les vaincus de Roncevaux sont parés de l'auréole des martyrs. Et comme il n'y a que la trahison qui puisse expliquer une défaite qui blessait l'orgueil français et féodal, le personnage de Ganelon est inventé. Enfin, pour donner satisfaction au sentiment populaire désireux de justice, on imagine que les païens seront châtiés et le traître mis à mort.

MANUSCRITS ET ÉDITIONS. — Nous possédons un certain nombre de manuscrits de *la Chanson de Roland*, offrant entre eux des différences assez considérables. Le texte le plus ancien, celui qui nous donne le poème dans l'état le plus voisin de l'état primitif, est conservé à la bibliothèque d'Oxford. Il a été écrit vers 1170 par un scribe anglo-normand, et c'est d'après lui que nous avons fait notre traduction, en signalant par des crochets les quelques passages où le texte est douteux.

Publiée pour la première fois en 1837 par Francisque Michel, *la Chanson de Roland* a été souvent rééditée et traduite depuis. Francis Génin (1850), Theodor Müller (1851, 1863, 1878), Léon Gautier (1872 et suiv.), Stengel (1878), Petit de Julleville (1878), Clédat (1886), Gaston Paris (extraits, 1887), Gröber (1909), M. J. Bédier (1922), ont successivement essayé, suivant des vues souvent fort différentes, de présenter dans toute sa beauté la plus parfaite de nos chansons de geste.

Quant aux questions que posent les origines, la composition, la rédaction, la transmission, la valeur littéraire et historique de la vieille épopée, elles ont été l'occasion d'une multitude de recherches. Qui veut avoir une idée précise de ces questions et des réponses qui y ont été faites devra consulter les quatre ouvrages essentiels suivants : Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne* (1865); Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, 4 vol. (1887); Pio Rajna, *Les Origines de l'épopée française*, Florence (1884); et surtout M. J. Bédier, *Les Légendes épiques, Recherches sur la formation des chansons de geste*, 4 vol. (1908-1913), où l'on trouvera, avec une bibliographie complète, les dernières découvertes de la critique contemporaine sur les origines de nos vieux poèmes. On pourra consulter aussi P. Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris, 1923.

LA CHANSON DE ROLAND

(EXTRAITS)

I. — LA TRAHISON DE GANELON

LE CONSEIL DU ROI MARSILE

V. 1-9.

I

Charles le roi, notre grand Empereur¹, sept ans tout pleins² a été en Espagne. Jusqu'à la mer il a conquis la haute terre : plus de château qui reste devant lui, plus de mur à forcer ni de cité à renverser, hormis Saragosse, qui est sur une montagne. Le roi Marsile³ la tient, qui n'aime pas Dieu. Il sert Mahomet et invoque Apollon⁴; mais il ne pourra éviter le malheur qui va l'atteindre.

V. 10-23.

II

Le roi Marsile était à Saragosse. Il est allé dans un verger⁵, à l'ombre, et s'étend sur un bloc de marbre bleu. Autour de lui sont plus de vingt mille hommes. Il appelle ses ducs et ses comtes⁶ : “ Entendez, seigneurs, quel malheur nous accable : l'empereur Charles de France la douce⁷ est entré dans ce pays pour nous

1. Charlemagne n'était pas encore empereur en 778 à l'époque où se passent ces événements. Il ne le sera qu'en 800. — 2. En réalité l'expédition n'a duré que quelques mois, pendant le printemps et l'été de 778. — 3. *Marsile*, personnage purement légendaire. — 4. L'auteur du *Roland* a, comme la plupart de ses contemporains, des idées fausses sur l'islamisme. Pour lui, les musulmans sont des païens qui adorent des idoles : Mahomet, Apollon (influence des légendes grecques) et Tervagant (origine inconnue). —

5. *Un verger*, au pied des murs de son château comme plus loin (VIII), p. 10. — 6. Les auteurs du Moyen Age n'avaient aucun sentiment de la couleur locale. Le conteur assimile ici le conseil d'un chef musulman du VII^e siècle à celui d'un seigneur français du XII^e. Partout il attribuera aux infidèles les mêmes lois et les mêmes coutumes qu'aux chrétiens. — 7. *France la douce*, qualification habituelle, dénomination toute faite, qu'on trouve même dans la bouche des ennemis.

anéantir. Je n'ai plus d'armée pour lui livrer bataille, ma gent n'est pas de force à disperser la sienne... Conseillez-moi, vous, mes hommes sages, et gardez-moi et de mort et de honte." Pas un païen ne répond un seul mot, hors Blancandrin, du château de Val-Fonde.

V. 24-46.

III

Blancandrin était, parmi les païens, l'un des plus sages, chevalier de grande vaillance, homme de bon conseil pour aider son seigneur. Il dit au roi : " Ne vous effrayez point. Faites dire à Charles, à ce roi orgueilleux et fier, que vous lui promettez fidèle service et très grande amitié : Vous lui donnerez des ours et des lions et des chiens, sept cents chameaux et mille autours sortis de mue¹, quatre cents mulets chargés d'or et d'argent, cinquante chars tout remplis de richesses : il en pourra largement payer ses soldats. Il a bien assez guerroyé en cette terre; il est temps qu'il s'en retourne en France², à Aix³. Vous promettez de le suivre à la fête de Saint-Michel⁴, de vous convertir à la foi chrétienne, et de devenir son vassal, en tout bien, tout honneur. Veut-il des otages ? or bien, envoyez-en, ou dix ou vingt, pour lui donner confiance. Envoyons-lui les fils de nos femmes : dût-il y périr, j'y enverrai le mien. Mieux vaut qu'ils y perdent leurs têtes que de perdre, nous, notre honneur et notre seigneurie et d'être réduits à mendier."

V. 47-61.

IV

Blancandrin dit : " Par ma main droite que voici et par la barbe qui flotte sur ma poitrine, vous verrez l'armée des Français lever le camp sur l'heure. Les Francs retourneront dans leur terre de France. Et quand chacun d'eux aura regagné son meilleur logis, quand Charles sera à Aix en sa chapelle⁵, il donnera à la Saint-Michel une très belle fête. Le jour viendra; le terme passera, et

1. La mue est souvent mortelle pour les faucons et les vautours; ces oiseaux ont donc plus de valeur quand ils ont passé ce moment périlleux. — 2. France désigne ici tout l'empire de Charlemagne : France proprement dite, Normandie, Bretagne, Poitou, Auvergne, Flandre, Lorraine, Bourgogne, Bavière et Allemagne. — 3. Aix-la-Chapelle. En 778 cette ville n'était pas encore capitale de l'Empire. — 4. Cette fête avait lieu le

16 octobre. Saint Michel est souvent représenté dans la *Chanson* comme le protecteur de Charlemagne et de la France. Depuis le VII^e siècle, le pèlerinage à la célèbre abbaye du Mont Saint-Michel était très fréquenté. — 5. D'après nos vieux poèmes, le palais d'Aix-la-Chapelle était immense et magnifique. Quant à la chapelle, ou cathédrale, l'architecte l'avait faite trop petite, mais Dieu par un miracle l'avait élargie.

Charles n'entendra de nous ni paroles ni nouvelles. Le roi est orgueilleux et son cœur est cruel : il fera trancher la tête de nos otages. Mais mieux vaut qu'ils y perdent leurs têtes que de perdre, nous, la claire et belle Espagne, et d'endurer les maux et la détresse." — "Peut-être a-t-il raison", disent les païens.

V. 62-77.

V

Le roi Marsile a tenu son conseil. Il appelle Clarin de Balaguer¹, Estamarin et Eutropin son pair, et Priamon, et Guarlan le barbu, et Machiner et son oncle Maheu, et Joüner, et Maubien d'outre-mer, et Blancandrin, pour leur dire ses projets. Il en appelle ainsi dix des plus félons. "Seigneurs barons, vous irez vers Charlemagne; il est au siège de la cité de Cordres². Vous porterez en vos mains des rameaux d'olivier, signe de paix et d'humilité. Si vous êtes assez habiles pour me réconcilier avec Charles, je vous donnerai beaucoup d'or et d'argent, des terres et des fiefs tant que vous en voudrez." Les païens disent : "Voilà qui nous suffit."

V. 78-88.

VI

Le roi Marsile a tenu son conseil. Il dit à ses hommes : "Seigneurs, vous allez partir. Vous porterez en vos mains des rameaux d'olivier, et vous direz au roi Charlemagne qu'au nom de son Dieu il ait merci de moi; qu'avant la fin de ce mois, je le suivrai avec mille de mes fidèles; que je recevrai la loi chrétienne et deviendrai son homme³ en tout amour et en toute fidélité. S'il veut des otages, certes, il en aura." Blancandrin dit : "Comme cela vous aurez un excellent accord."

V. 89-95.

VII

Marsile fit amener dix mules blanches que lui avait envoyées le roi de Suatile⁴. Les freins sont d'or, les selles sont d'argent. Les messagers y sont montés; ils portent dans leurs mains des rameaux d'olivier. Ils s'en vinrent vers Charles, le roi de France. Charles a beau faire : il tombera dans leurs pièges.

1. *Balaguer*, ville de Catalogne, le point extrême atteint par les armées de Roland. — 2. *Cordres* : c'est peut-être Cordoue, dont notre auteur ne savait que le nom et qu'il a placée

par erreur dans le nord de l'Espagne. — 3. *Son homme-lige*, son vassal; il lui rendra *hommage*. — 4. Texte douteux; certains éditeurs ont proposé Sicile ou Séville.

LE CONSEIL DE CHARLEMAGNE

V. 96-121.

VIII

L'Empereur s'est fait joyeux; il est en belle humeur : Cordres est prise; il en a broyé les murailles, il en a abattu les tours avec ses machines. Ses chevaliers y ont fait grand butin d'or et d'argent et de riches armures. Plus un païen ne reste en la cité; ceux qu'on n'a pas tués, on les a faits chrétiens. L'empereur est dans un grand verger¹. Avec lui sont Roland² et Olivier³, le duc Samson et Anseïs le fier, Geoffroi d'Anjou, gonfalonier⁴ du roi, et aussi Gérin et Gérier, et, avec eux, quantité d'autres : de douce France ils sont quinze mille seigneurs. Ils sont assis sur des tapis de soie blanche et jouent au trictrac pour se divertir; les plus sages et les plus vieux jouent aux échecs, tandis que les légers bacheliers⁵ s'escriment à l'épée. Sous un pin, près d'un églantier, il y a un siège en or massif : c'est là qu'est assis le roi qui tient la douce France. Il a la barbe blanche et le chef tout fleuri⁶; son corps est beau et fière sa contenance. A qui le cherche, pas n'est besoin qu'on le désigne. Et les messagers mirent pied à terre et le saluèrent en tout amour et en tout bien.

V. 122-138.

IX

Blancandrin, le premier, prend la parole et dit au roi : " Salut au nom du Dieu de gloire que nous devons adorer ! Voici ce que vous mande le vaillant roi Marsile : il s'est bien enquis de la loi de salut; il veut vous donner une grande partie de ses richesses, des ours, des lions, des lévriers enchaînés, sept cents chameaux et mille autours sortis de mue, quatre cents mulets chargés d'or et d'argent, cinquante chars tout remplis de richesses; vous aurez tant de besants⁷ d'or fin, que vous en pourrez largement

1. On notera le parallélisme de cette scène avec la précédente. — 2. *Roland*, comte des marches de Bretagne, vaincu à Roncevaux le 15 août 778 au retour de l'expédition d'Espagne. L'histoire ne nous en dit pas plus; la légende, fait de Roland le neveu de Charlemagne : sa mère aurait été la sœur de l'empereur, et elle aurait épousé en secondes noces Ganelon. Roland est le héros de nombreuses chansons de geste, qui nous racontent toute sa vie et ses multiples exploits : cf. *Aspremont*, *Girard de Vienne*, *Renaud de Montauban*, etc. — 3. *Olivier*, personnage légendaire, fils de Renier de Genes (Genève). D'abord

adversaire de Charlemagne et champion de Girard de Vienne, il lutte un jour contre Roland en combat singulier dans une île du Rhône; duel épique, où aucun des adversaires n'arrive à vaincre l'autre; les deux combattants se réconcilient, se jurent une éternelle amitié et scellent leur accord par les fiançailles de Roland et de la belle Aude, sœur d'Olivier (Cf. *Girard de Vienne*). — 4. *Gonfalonier* : porte-étendard. — 5. *Bacheliers* : jeunes gentilshommes. — 6. *Le chef tout fleuri* : la tête toute blanche. — 7. *Besant* : ancienne monnaie d'or en usage à Byzance (d'où son nom) et dans tout l'Orient.

payer vos soldats. Vous êtes resté longtemps en ce pays; vous devriez retourner en France, à Aix. Là, Marsile, mon maître, vous suivra; il vous l'assure." L'Empereur lève les mains vers Dieu, baisse la tête et se met à réfléchir.

V. 139-156.

X.

L'Empereur tenait la tête baissée; sa parole jamais ne fut hâtive : sa coutume est de ne parler qu'à loisir. Quand enfin il se redressa, son visage était plein de fierté : " Vous avez fort bien parlé, dit-il aux messagers. Mais le roi Marsile est mon grand ennemi. Ces paroles que vous venez de dire, en quelle mesure puis-je m'y fier ? — Vous aurez des otages, dit le Sarrasin, dix, quinze ou vingt. Dût-il périr, mon fils sera du nombre, et vous en aurez, je crois, de plus nobles encore. Quand vous serez dans votre palais seigneurial, à la grande fête de Saint-Michel du Péril, mon maître vous y suivra, il vous l'assure. Là, dans les bains que Dieu fit pour vous¹, il demandera à devenir chrétien." Charles répond : " C'est ainsi qu'il pourra se sauver. "

V. 157-167.

XI

La vèpre était belle et le soleil radieux. Charles fait mettre les dix mulets à l'écurie et dresser une tente dans le grand verger. C'est là qu'il héberge les dix messagers. Douze hommes d'armes prennent grand soin d'eux, et ils restent là toute la nuit, jusqu'au jour clair. L'Empereur se lève de grand matin; il entend la messe et les matines, puis s'en va sous un pin; il mande ses barons pour tenir son conseil, car il ne veut rien faire que par l'avis de ceux de France.

V. 168-179.

XII

L'Empereur s'en va sous un pin; il mande ses barons pour tenir son conseil : le duc Ogier² et l'archevêque Turpin³, Richard le Vieux et son neveu Henri, et Acelin, le preux comte de Gascogne, Thibaut de Reims et Milon son cousin; vinrent aussi et

1. Il y a à Aix-la-Chapelle des sources d'eau chaude connues dès le temps des Romains. On imagina au Moyen Age qu'elles avaient été créées pour Charlemagne. — 2. Ogier le Danois, un des plus célèbres héros de nos chansons de geste; tour à tour otage, ami, ennemi de Charlemagne, accomplis-

sant pour lui ou contre lui d'extraordinaires exploits. — 3. Turpin, admirable type de prêtre-soldat. Il y eut réellement un archevêque de ce nom à Reims à l'époque des événements de Roncevaux; mais tout ce qu'en dit la *Chanson de Roland* est purement légendaire.

Gérier et Gérin; et avec eux le comte Roland y vint, et Olivier, le preux, le noble. Ils sont là plus de mille Français de France. Ganelon¹ vint aussi, celui qui fit la trahison; et alors commença ce conseil de malheur.

V. 180-192.

XIII

“ Seigneurs barons, dit l'Empereur Charles, le roi Marsile m'a envoyé ses messagers. Il veut me donner une grande partie de ses richesses, des ours, des lions, des lévriers bons à tenir en laisse, six cents chameaux et mille autours mués, quatre cents mulets chargés d'or d'Arabie, et en outre plus de cinquante chars. Mais il demande que je m'en aille en France : il me suivra à Aix, en mon palais, où il recevra notre religion, qui conduit mieux au salut; il se fera chrétien et c'est de moi qu'il tiendra ses marches². Mais je ne sais quel est le fond de son cœur. ” Les Français disent : “ Il nous faut prendre garde. ”

V. 193-213.

XIV

L'Empereur a dit sa pensée. Le comte Roland, qui ne l'approuve pas, se lève et se met à le contredire : “ Malheur à vous, si vous croyez Marsile ! Voilà sept ans tout pleins que nous sommes en Espagne; je vous ai conquis Noples et Commibles, j'ai pris Valterne et la terre de Pine, et Balaguer, et Tuele, et Sezille³. Le roi Marsile alors s'est conduit comme un traître : il vous a envoyé quinze de ses païens; chacun portait un rameau d'olivier; ils vous dirent les mêmes paroles que ceux-ci. Vous prîtes le conseil de vos Français; ils eurent la folie d'être de votre avis. Vous envoyâtes vers le païen deux de vos comtes; l'un était Basan et l'autre Basille. Il leur coupa la tête dans les montagnes de Haltoïe⁴. Continuez la guerre comme vous l'avez commencée; menez à Saragosse toute votre armée; mettez-y le siège, dût-il durer toute votre vie, et vengez ceux qu'a fait tuer le félon. ”

1. *Ganelon*, type de traître, personnage légendaire, dont les chansons font le second mari de la mère de Roland, le « parâtre » du héros. — 2. *Marches* : provinces militaires situées aux frontières d'un empire. — 3. *Noms* difficiles à identifier. On reconnaît cependant *Valtierra*, *Pina* (près de

Saragosse), *Balaguer* (ville de Catalogne), *Tudela* (sur les confins de la Navarre, de l'Aragon et de la Castille), et peut-être *Séville*, que notre poète place par erreur dans le nord de l'Espagne. — 4. Épisode raconté dans une chanson de geste du XIV^e siècle, la *Prise de Pampelune*.

V. 214-229.

XV

L'Empereur tient la tête baissée; il tire sa barbe et tord sa moustache; il ne fait à son neveu aucune réponse, bonne ou mauvaise. Les Français se taisent, excepté Ganelon. Celui-ci se lève et vient devant Charles. D'un air fier, il commence à parler : " Ne croyez pas les fous, dit-il au roi, ne croyez ni moi ni nul autre; n'écoutez que votre intérêt. Quand le roi Marsile vous mande qu'il deviendra, mains jointes, votre homme-lige, et qu'il tiendra de vous toute l'Espagne, puis qu'il recevra la religion que nous suivons, celui qui vous conseille de rejeter des offres n'a guère souci de quelle mort nous mourrons. Conseil d'orgueil ne doit pas prévaloir. Laissons les fous, et tenons-nous aux sages. "

V. 230-243.

XVI

A son tour s'avance le duc Naimés¹; il n'y a pas de meilleur vassal en toute la cour. Il dit au roi : " Vous avez entendu la réponse du comte Ganelon; elle est sensée; il faut suivre son avis. Le roi Marsile est vaincu dans sa guerre; vous lui avez pris tous ses châteaux; avec vos machines, vous avez brisé ses murs; vous avez brûlé ses villes et vaincu ses hommes. Quand il vous prie d'avoir merci de lui, ce serait péché que de demander davantage, puisque par ses otages il vous offre toute garantie. Cette grande guerre ne doit plus continuer. " Les Français disent : " Le Duc a bien parlé. "

V. 244-251.

XVII

" Seigneurs barons, qui enverrons-nous à Saragosse, au roi Marsile ? " Le duc Naimés répond : " J'irai, si vous y consentez; octroyez-moi sur l'heure le gant et le bâton². " Le roi répond : " Vous êtes homme de bon conseil. Par ma barbe et par ma moustache, vous n'irez pas en ce moment si loin de moi. Retournez vous asseoir; personne ne vous a réclamé. "

V. 252-263.

XVIII

— " Seigneurs barons, qui pourrons-nous envoyer au Sarrasin qui tient Saragosse ? — J'y peux très bien aller, répond Roland.

1. *Naimés*, type du conseiller sage et prudent, qui joue dans nos épopées françaises un rôle comparable à celui de Nestor dans les poèmes homériques.

— 2. Signes du pouvoir que l'on confère. De même, plus loin (laisse LXII) Charlemagne donnera un arc à *Aland*.

— Non, certes, dit le comte Olivier; votre cœur est farouche et orgueilleux; vous en viendriez aux prises, j'en ai peur. J'y peux très bien aller, si le roi y consent." Le roi répond : "Taisez-vous tous les deux. Ni vous ni lui n'y porterez les pieds. Par cette barbe que vous voyez toute blanche, je défends qu'on choisisse aucun des douze pairs¹." Les Français se taisent; ils restent tout interdits.

V. 264-273.

XIX

Turpin de Reims se lève et sort du rang. Il dit au roi : "Laissez en repos vos Francs. Vous êtes resté sept ans dans ce pays : ils y ont eu beaucoup de peines et de douleurs. Sire, donnez-moi le bâton et le gant, et j'irai vers le Sarrasin d'Espagne; j'irai voir un peu comment il est fait." Mais l'Empereur répond avec colère : "Allez vous rasseoir sur ce tapis blanc, et ne parlez plus si ce n'est sur mon ordre."

V. 274-295.

XX

"Francs chevaliers, dit l'Empereur Charles, choisissez-moi un baron de ma marche, qui puisse porter mon message à Marsile." Roland lui dit : "Ce sera Ganelon, mon parâtre." Les Français disent : "Oui, il le peut très bien faire. Lui écarté, vous n'enverrez pas un plus sage." Le comte Ganelon en est tout saisi d'angoisse. De ses épaules, il rejette ses grandes peaux de martre et reste en son bliaut² de soie. Il a les yeux vairs³ et le visage très fier; son corps est bien fait et sa poitrine est large. Il est si beau que tous ses pairs l'admirent. Il dit à Roland : "Fou, quelle rage te prend ? On le sait bien que je suis ton parâtre; et tu me désignes pour aller vers Marsile ! Si Dieu me donne de revenir de là-bas, je te le ferai payer si cher que toute ta vie tu en souffriras." Roland répond : "Ce sont propos d'orgueil et de folie. On sait fort bien que je n'ai cure des menaces. Mais pour un message il faut un homme avisé. Si le roi le veut, je suis prêt à aller à votre place⁴."

1. Les *pairs*, proprement les *égaux*, étaient douze jeunes chevaliers choisis parmi les plus vaillants et formant une sorte de confrérie militaire auprès de Charlemagne. C'étaient, d'après notre *Chanson* : Roland, Olivier, Samson, Anseis, Gérin, Gérier, Ivon, Ivoire, Engelier, Othon, Bérenger et Girard

de Roussillon. — 2. *Bliaut* : espèce de tunique que l'on portait sous le manteau en temps de paix, et, en temps de guerre, sous le haubert. — 3. *Vairs* : gris (proprement : de couleur différente, ou : dont l'iris est bordé de blanc). — 4. Roland n'a donc pas de mauvaise intention.

V. 296-302.

XXI

Ganelon répond : " Tu n'iras pas pour moi. Tu n'es pas mon vassal, et je ne suis pas ton seigneur. Charles me commande de faire son service. J'irai à Saragosse trouver Marsile; mais je ferai quelque tour de ma façon avant que tombe le courroux où je suis." Quand Roland l'entend, il se met à rire.

V. 303-309.

XXII

Quand Ganelon voit que Roland se rit de lui, il en a si grande douleur qu'il pense éclater de colère. Peu s'en faut qu'il ne perde le sens. Il dit au comte : " Je vous déteste, vous qui avez fait tourner sur moi ce choix injuste. Droit Empereur, me voici devant vous; je veux accomplir votre commandement."

V. 310-318.

XXIII

" J'irai à Saragosse il le faut, je le sais bien. Quiconque y va ne peut en revenir. Sur toutes choses souvenez-vous que j'ai pour femme votre sœur, et que d'elle j'ai un fils, le plus beau qui soit. C'est Beudoin, ajoute-t-il, qui sera un preux. C'est à lui que je lègue mes domaines et mes fiefs. Veillez sur lui; je ne le reverrai plus de mes yeux." Charles répond : " Vous avez le cœur trop tendre. Puisque je le commande, il vous en faut aller."

V. 319-330.

XXIV

Le roi dit : " Ganelon, avancez et recevez le bâton et le gant. Vous l'avez entendu : les Francs vous ont choisi. — Sire, dit Ganelon, c'est Roland qui a tout fait. Je ne l'aimerai jamais tant que je vivrai, ni Olivier, parce qu'il est son compagnon, ni les douze pairs, parce qu'ils l'aiment tant. Je les défie, sire, sous vos yeux." Le roi lui dit : " Vous avez trop de courroux. Vous irez, certes, puisque je le commande. — J'y puis aller, mais je n'aurai nulle sauvegarde, pas plus que Basille et son frère Basan."

V. 331-336.

XXV

L'Empereur lui tend le gant de sa main droite; mais le comte Ganelon eût bien voulu n'être pas là : quand il pensa le prendre, le gant tomba par terre. Les Français disent : " Dieu ! quel présage est-ce là ! De ce message nous viendra un grand malheur. — Seigneurs, dit Ganelon, vous en entendrez des nouvelles."

V. 337-341.

XXVI

“Sire, dit Ganelon, donnez-moi votre congé. Puisqu'il me faut partir, je n'ai que faire de tarder davantage.” Et le roi dit : “Allez, par le congé de Jésus et le mien !” De la main droite il l'absout et fait sur lui le signe de la croix. Puis il lui donne le bâton et le bref¹.

V. 342-365.

XXVII

Ganelon se prépare à partir et dit adieu à tous ses amis.

L'AMBASSADE ET LA TRAHISON DE GANELON

V. 366-376.

XXVIII

Ganelon chevauche sous de hauts oliviers; il a rejoint les messagers sarrasins et Blancandrin qui pour l'attendre a ralenti sa marche. Ils parlent, et leurs propos sont pleins de malice. Blancandrin dit : “Quel homme merveilleux que Charles ! Il a conquis la Pouille et toute la Calabre; il a franchi la mer salée et conquis pour saint Pierre le tribut de l'Angleterre². Que vient-il chercher ici, dans notre marche ?” Ganelon répond : “Telle est sa volonté. Jamais homme ne sera de taille à se mesurer avec lui.”

V. 377-391.

XXIX

Blancandrin dit : “Les Francs sont gens très nobles. Mais ces ducs et ces comtes font grand tort à leur seigneur en lui donnant de tels conseils. Ils le tracassent et le mènent à sa perte, lui, et d'autres avec lui.” Ganelon répond : “Je n'en connais aucun de tel, sinon Roland, lequel un jour en pâtira. L'autre matin, l'Empereur était assis à l'ombre; vint son neveu, revêtu de sa brogne³; il avait fait butin près de Carcassonne. En sa main

1. *Le bref* : la note contenant le texte du message. — 2. Allusion au denier de saint Pierre, établi à la fin du VIII^e siècle par le roi anglo-saxon Offa (et non par Charlemagne, comme le dit notre poème), en reconnaissance de ses victoires contre les Gallois. — 3. *Brogne* : unique de peau ou d'étoffe épaisse sur laquelle on cousait des plaques de mé-

tal, des bandes de fer ou des anneaux. Peu à peu à la brogne se substitua le *haubert* : tunique recouverte de mailles de fer entrelacées; puis : cotte de mailles sans doublure. Au XII^e siècle le haubert avait remplacé la brogne; et, dans *la Chanson de Roland*, « brogne » est presque toujours synonyme de « haubert ».